

Les " races humaines " : histoire d'une illusion dangereuse

" Human races " : history of a dangerous illusion

S. Louryan

Laboratoire d'Anatomie, Biomécanique et Organogenèse

RESUME

La multiplication d'actes d'inspiration " raciste " ou d'accusations de racisme nous amène à nous pencher sur la notion illusoire de " races humaines ". Ce concept a traversé l'histoire, et a été entretenu par la découverte de peuplades lointaines, de fossiles humains, et par le développement de la sociobiologie et de la psychologie quantitative. Dépourvue de fondement scientifique, la théorie des " races " doit s'incliner devant la notion de variabilité génétique et de l'unicité du genre humain.

Rev Med Brux 2014 ; 35 : 179-83

ABSTRACT

The multiplication of offences prompted by racism and the increase of complaints for racism leads us to consider the illusory concept of " human races ". This idea crossed the history, and was reinforced by the discovery of remote tribes and human fossils, and by the development of sociobiology and quantitative psychology. Deprived of scientific base, the theory of the " races " must bow before the notions of genetic variation and unicity of mankind.

Rev Med Brux 2014 ; 35 : 179-83

Key words : human races, racism, anthropology, genetic variations

INTRODUCTION.

Il ne se passe pas un jour sans que ne surgissent les termes de " race " ou de " racisme " dans la grande presse, soit que l'on évoque quelque plainte, soit pour une quelconque discrimination, soit que l'on répercute le propos de quelque leader politique populiste, ou les élucubrations d'un humoriste d'un goût douteux.

Par ailleurs, et c'est bien fâcheux, il n'est guère exceptionnel qu'un étudiant en échec, ou sanctionné pour une raison disciplinaire, engage une procédure de plainte pour " discrimination raciale " auprès de l'une ou l'autre ligue aux oreilles complaisantes, métamorphosant ainsi le concept détestable de racisme en un argument pour plaider sa cause, dans un dossier totalement étranger à cette question. Fléau qui force les enseignants à mesurer sans cesse leurs propos et qui aboutit à établir la langue de bois au rang de méthode pédagogique de choix.

Il serait pour le moins étonnant de constater un si fréquent recours à un concept dépourvu du moindre

sens scientifique, et largement taxé d'obsolescence, si son usage n'était point si commode pour légitimer des discours extrémistes, des replis nationalistes ou ethniques, ou encore des stratégies de défense communautaire, voire pour fonder de discutables discriminations positives.

Et, pour autant que celui qui en use soit de bonne foi, cela ne fait que démontrer l'ignorance d'une grande majorité de la population en termes d'anthropologie et de génétique des populations, notions hélas absentes de l'enseignement secondaire, voire des premiers cycles universitaires.

Fait plus préoccupant encore, nombre d'auteurs scientifiques, à l'image des Américains, utilisent le terme absurde de " caucasien " pour décrire des ethnies à la peau blanche, concept dont nous avons déjà démontré l'inanité¹. Et que dire enfin de ces collègues qui, en cours de défenses de mémoire, soutiennent *mordicus* que les races humaines existent bel et bien ?

UN PEU D'HISTOIRE...

La société antique était largement fondée sur l'identité des cités, et le rejet de l'autre, qu'il soit appelé barbare, métèque ou tout simplement " ennemi ".

En Grèce antique, un groupe humain pouvait être appelé *genos*, *phulon* ou *ethnos*, et les concepts qui y sont associés préfiguraient la notion de race². Dans la cité romaine, le terme de " *gens* " évoquait le lignage, l'appartenance à une famille d'essence supérieure. Mais les Romains étaient peu sensibles aux éventuelles hiérarchies de " races " ; c'est davantage le niveau de culture et de civilisation qui constituait le critère essentiel.

Le terme " race " semble provenir de l'arabe " *ras* " (tête) et son usage apparaît dès le XIV^e siècle en Espagne³.

Le concept s'introduit dans nos régions dès le XVI^e siècle, et renvoie à la notion de famille, et singulièrement l'extraction noble. L'anthropologie n'existe pas encore, et les ethnies lointaines ne s'introduisent que timidement dans les ouvrages savants. Ainsi, dans son " Essai sur la Noblesse de France ", H. de Boulainvilliers² reconnaît deux races : la noblesse et le peuple. Toutefois, l'essor de l'histoire naturelle et les récits des voyageurs ramènent la notion de " races paresseuses " et de " races actives ".

Emmanuel Kant (1724-1804) souligne l'imprécision de la notion de race, souscrit à la théorie de l'influence du climat, puis admet un caractère transmissible au fil des générations. A cette époque, le concept avait davantage de succès parmi les historiens que les naturalistes. Cependant, la découverte progressive de types humains parfois surprenants dans d'autres contrées incita progressivement ceux-ci à s'y intéresser, à commencer par Linné, le fondateur de la classification du vivant.

En France, Victor Courtet de l'Isle (1813-1867) fournit un essai de science politique basé sur la classification des races humaines⁴.

Johann-Friedrich Blumenbach (1752-1840), considéré comme le fondateur de l'anthropologie physique, décrit cinq grandes races. Il considéra que les peuples " blancs " étaient les plus beaux et dit " J'ai donné à cette variété le nom du mont Caucase, parce que c'est dans son voisinage que se trouve la plus belle race d'homme, la race géorgienne "^{1,5,6}.

On mesure bien de quel " remarquable " concept scientifique dérive le nom " caucasien ", utilisé sans parcimonie par nombre de scientifiques contemporains^a. Le grand embryologiste Ernst Haeckel (1834-1919) ne fut pas en reste, qui définit dans l'" espèce méditerranéenne " quatre races : les Indo-Germains, les Sémites, les Basques^b et les Caucasiens⁷. Dans un grand " classique " des années 50, l'anthropologue toulousain Henri V. Vallois reconnaît quatre " grandes "

races (primitives, incluant les Australiens, noires, blanches et jaunes) qu'il subdivise en plusieurs types, et répartit en " aires anthropologiques " géographiques⁸.

Encore au début des années 60, le célèbre anthropologue A. Montagu continuait à écrire " L'humanité est ainsi distribuée en trois grands groupes raciaux : les Négroïdes, les Mongoloïdes et les Caucasoïdes "⁹.

Cependant, il tempéra son propos : " Il faut toutefois se représenter clairement qu'il n'existe aucun critère permettant d'établir entre les différentes populations des distinctions absolues ".

Dans un autre ouvrage¹⁰, le même auteur y ajouta le groupe des " Australiens ", ou " Caucasiens primitifs ". Assez étrange synonymie, si l'on se souvient de l'origine du mot caucasien qui, indépendamment de son absence de valeur heuristique, peut assez difficilement s'appliquer à une population telle que les Australiens, qui présentent certains caractères morphologiques issus de l'*homo sapiens* archaïque, et qui, de surcroît... sont bien éloignés du Caucase. Une telle absurdité anéantit la tentative de classification.

Parallèlement apparaît la mode de la crâniologie. Un peu partout, médecins et anatomistes ont collecté des crânes en provenance de diverses ethnies. Tous ont réalisé des mesures d'angles, de volumes, souvent contradictoires, pour tenter d'asseoir la supériorité intellectuelle des populations d'origine européenne. Les plus actifs furent Paul Broca (1824-1880), Paul Topinard (1830-1911), Jean-Louis Armand de Quatrefages (1810-1892) et Rudolf Virchow (1821-1902)^{6,7}.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les découvertes paléo-anthropologiques commencèrent à s'accumuler notamment en Allemagne et en France. La constatation de particularités crâniennes fit naître la notion de " races " fossiles, ainsi celles de Canstadt, de Néandertal, de Chancelade, etc. La démarche était souvent un peu précipitée, dans la mesure où ces prétendues races se fondaient souvent sur l'observation d'un seul spécimen. Peu d'entre elles ont réellement survécu au réexamen des fossiles, à l'exception notable bien sûr, des Néandertaliens, qui ont reçu ultérieurement le statut d'espèce.

Cette habitude devait se poursuivre au XX^e siècle, où la découverte de chaque spécimen d'Australopitèque consacra une nouvelle espèce souvent représentée par une seule pièce, rendant ainsi assez confuse la typologie des hominidés fossiles. Il est vrai que le concept de variabilité biologique ne s'est imposé que très progressivement.

Le mythe des Aryens qui trouve dans une

^a Notamment dans le milieu médical.

^b On remarquera avec intérêt que les Basques sont actuellement reconnus comme constituant un groupe humain particulier des points de vue génétique et linguistique.

certaine mesure son prolongement dans celui des Indo-Européens fut popularisé en France par Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) et trouva en Allemagne un berceau particulièrement favorable⁶ dont les conséquences dévastatrices sont bien connues.

Aux XX^e et XXI^e siècles, l'essor de deux disciplines fut à l'origine d'un renouveau de la typologie des races : il s'agit de la sociobiologie et de la psychologie.

La sociobiologie a été fondée par le zoologiste Edward Wilson (1929-), dont les recherches entomologiques lui ont suggéré l'idée que la société des hommes fonctionnait à l'image de celle des insectes. Il postule l'inégalité innée de divers groupes humains⁷.

Francis Galton (1822-1911), véritable fondateur de la psychologie quantitative, postula clairement l'inégalité des races et espérait aboutir à les " améliorer " ; il posa ainsi les jalons de l'eugénisme. Son successeur Karl Pearson (1857-1936)^c raffina ses méthodes statistiques dans l'objectif de démontrer rationnellement leur postulat commun sur l'inégalité naturelle des individus et des races. Sous l'influence du psychiatre américain Arthur Jensen (1923-2012) et du psychologue Hans Eysenck (1916-1997), l'idée que l'intelligence est de nature totalement héréditaire a tenté de s'imposer, et a donné lieu à une abondante littérature à tendance ouvertement raciste, dont la revue *The Mankind Quarterly*^d est l'exemple le plus marquant. Les textes publiés à l'appui de leurs théories abondaient en données approximatives ou falsifiées^{7,11} et la notion contestée de quotient intellectuel, ou " QI ", a été largement utilisée à des fins inavouables¹².

Plus récemment encore, les revendications nationalistes, l'éveil du communautarisme, la gestion des blessures post-coloniales, ont suscité l'apparition d'un nouveau racisme " à l'envers ", pratiqué par des peuples en quête de reconnaissance, tandis que la profonde crise économique a entraîné un retour d'une stigmatisation à caractère raciste de certaines populations considérées comme des boucs émissaires. Ce repli sur soi témoigne surtout d'une grande ignorance des concepts de base de la biologie, et est le reflet d'un défaut profond d'éducation.

LE CONCEPT

Il est pour le moins singulier qu'un concept aussi profondément ancré dans l'inconscient collectif que celui de race n'eût jamais bénéficié d'une définition claire et univoque. Utilisé autant pour désigner les variétés de chiens issus de la sélection artificielle que pour caractériser des groupes ethniques humains, il forme un concept flou et d'interprétation variable. Il consacre " l'affirmation d'une nature différentielle des groupes humains "⁶.

Ainsi que l'observe Boyd¹³, si les anthropologues pouvaient arriver à définir le concept de race, les

génétiens n'y sont guère parvenus, ce qui amène l'auteur à la définir comme une " constellation de caractères ". Préférant le terme " groupe ethnique ", Montagu écrit que, d'un point de vue génétique, " un groupe ethnique peut être défini comme une population caractérisée par la plus ou moins grande fréquence d'un ou plusieurs gènes et qui échange ou est capable d'échanger ses gènes avec n'importe quel individu de l'espèce "⁹.

Plus récemment, Cavalli-Sforza¹⁴ conclut que l'homogénéité des races n'existe pas. La pureté de la race est donc inexistante, impossible.

L'élément de base en biologie des organismes est l'espèce. Par définition, tous les membres d'une même espèce sont interféconds, ce qui du reste limite la portée de la définition paléontologique d'une espèce, car aucune méthode ne peut permettre d'affirmer l'interfécondité de fossiles !

Au sein de chaque espèce, on observe un certain degré de variabilité, que les méthodes statistiques permettent de quantifier. La génétique des populations nous offre des outils qui en élucident les mécanismes. La tentation est forte d'examiner les théories anciennes avec le regard éclairé par les connaissances contemporaines ; le coup d'œil ainsi porté est inévitablement marqué du sceau de l'anachronisme condescendant. Car malgré l'usage social qui en a été fait, certaines interprétations anciennes, certes mal formulées, peuvent constituer de brillantes anticipations.

Ainsi, de Quatrefages écrivait¹⁵ " lorsque les caractères propres à une variété deviennent héréditaires, c'est-à-dire lorsqu'ils se transmettent de génération en génération aux descendants du premier individu modifié, il se forme une race (...) ". La race sera donc : " l'ensemble des individus semblables, appartenant à une même espèce, ayant reçu et transmettant, par voie de génération, les caractères d'une variété primitive "^e. Étrange préfiguration des méthodes actuelles de la systématique phylogénétique (cladisme), qui se fonde sur l'identification, dans un taxon, de caractères " plésiomorphes " (ou ancestraux) et " apomorphes " (ou dérivés). Seul le vocabulaire diffère. Cette confrontation confère aux concepts de de Quatrefages un étonnant modernisme, en dépit de l'usage qu'il en fit.

L'ESPECE HUMAINE : VARIABILITE ET MIGRATIONS

La plupart des anthropologues s'accordent aujourd'hui sur l'origine monogénique de l'espèce humaine, par opposition aux thèses polygéniques, encore assumées par certains^{16,17}. Issus de l'*Homo Ergaster* en Afrique, les hommes morphologiquement

^c Dont il est resté le " test de Pearson ".

^d Qui continue malgré tout à être publiée. Voir le site : <http://www.mankindquarterly.org/>

^e Evidemment, les seuls caractères observables à l'époque étaient liés à l'aspect physique extérieur.

" modernes " ont migré vers le Nord et y ont rencontré les Néandertaliens qui s'y étaient déjà établis, avec une probabilité actuellement établie de métissage. Le scénario est fondé à la fois par des évidences paléontologiques et par des preuves génétiques, notamment grâce à l'analyse de l'ADN nucléaire et mitochondrial^{18,19}.

Se sont succédé de multiples processus migratoires, des phénomènes de dérive génique, d'isolations de populations, offrant ainsi une grande variabilité génotypique et phénotypique. La couleur de la peau n'est qu'un caractère superficiel (évidemment le plus visible) et est le signe d'une adaptation " darwinienne " aux facteurs d'ensoleillement. Ainsi, toutes les populations situées en deçà d'une certaine latitude, quelles qu'en soient les origines, ont invariablement la peau brune. En effet, sous un tel ensoleillement, la survie n'eût pas été possible à des populations à la peau claire. Il semble également que certains phénotypes faciaux propres aux populations mongoloïdes eussent constitué d'utiles adaptations au climat des steppes d'Asie centrale²⁰.

Cependant, à ces caractères " visibles " se sont ajoutés les marqueurs sérologiques, les groupes sanguins, les variations enzymatiques, etc., qui ont rendu beaucoup plus complexes les regroupements ethniques, mais ont permis de mieux tracer les flux migratoires et les origines de certaines populations, tout en démontrant, si besoin était, l'unicité de l'espèce humaine. L'analyse de certains de ces marqueurs chez l'un d'entre nous risque de lui trouver plus d'analogies avec un Bantou qu'avec son voisin !

Aux processus purement biologiques se sont greffées des différences culturelles (y compris religieuses) dont les témoignages sont à chercher dans les vestiges archéologiques et la structuration des sociétés (ainsi, les " trois ordres " - guerriers, prêtres et paysans - qui organisent les sociétés d'origine indo-européennes, dont le fondement semble bien davantage culturel et linguistique qu'ethnique)²¹. Au sein d'une telle complexité biologique et sociologique, la notion de " race " n'a plus guère sa place, et doit s'incliner devant le principe de variabilité au sein d'une espèce unique.

On conçoit dès lors aisément l'inanité de toute classification raciale, l'absence totale d'assise scientifique du " racisme " et, corrélativement, le non-sens des accusations de " racisme " à l'encontre de ceux qui dénoncent certains modes de vie, marqués par un fondamentalisme religieux ou un manque de rationalité. Il apparaîtrait mieux fondé de substituer le concept de " xénophobe " à celui de " racisme ", puisque de toute manière les manifestations d'intolérance s'adressent surtout à un mode d'existence, à un " aspect extérieur " qui n'ont que peu de relation avec la notion réelle de " race " à supposer que celle-ci repose sur le moindre fondement (et on a vu qu'il n'en était rien !).

Les notions de race et de " racisme " témoignent soit d'une grande ignorance de la biologie contemporaine, soit d'une mauvaise foi au service de visions xénophobes ou communautaristes.

EN GUISE DE CONCLUSION...

Pourquoi, alors, cette fascination pour les classifications raciales ? Laissons-en la réponse à l'anthropologue belge Jean Hiernaux⁶ : " Pourquoi dès lors tant d'anthropobiologistes ont-ils adhéré ou adhèrent encore à une classification raciale ? Sans doute la structure de la pensée humaine porte-t-elle celle-ci à classer tout ensemble d'objets qui se présente à son observation ".

BIBLIOGRAPHIE

1. Louryan S : Les caucasiens, un mythe révolu. Rev Med Brux : 2007 ; 28 : 536
2. Monneyron F, Siary G : L'idée de race. Histoire d'une fiction. Paris, Berg, 2012
3. Susanne C, Polet C (sous la direction de) : Dictionnaire d'anthropobiologie. Bruxelles, De Boeck, 2005
4. Courtet de l'Isle V : La science politique fondée sur la science de l'homme ou étude des races humaines sous le rapport philosophique, historique et social. Paris, Arthus Bertrand, 1837
5. Blumenbach F : De l'unité du genre humain et de ses variétés. Paris, Allut, 1804
6. Frankel C, Fresco N, Guillaumin C *et al.* : Le genre humain : la science face au racisme. Paris, Complexe, 1986
7. Girod M : Penser le racisme. De la responsabilité des scientifiques. Paris, Calmann-Levy, 2004
8. Vallois HV : Les races humaines. Paris, Presses Universitaires de France, 1951
9. Montagu A : Les premiers âges de l'homme. Verviers, Gérard, 1964
10. Montagu A : L'hérédité. Verviers, Gérard, 1967
11. Billig M : L'internationale raciste. De la psychologie à la " science " des races. Paris, Maspéro, 1981
12. Gould SJ : La mal-mesure de l'homme. Paris, Ramsay, 1983
13. Boyd WC : Génétique et races humaines. Introduction à l'anthropologie physique moderne. Paris, Payot, 1952
14. Cavalli-Sforza L : Gènes, peuples et langage. Paris, Odile Jacob, 1996
15. de Quatrefages A : L'espèce humaine. 14^e édition. Paris, Alcan, 1904
16. Wolpoff MH : Paleo-anthropology. New York, Knopf, 1980
17. Wolpoff MH, Caspari R : Race and human evolution. New York, Simon and Schuster, 1997
18. de Bonis L : La famille de l'homme. Des lémuriens à l'*homo sapiens*. Paris, Belin, 1999
19. Green RE, Krause J, Briggs AW *et al.* : A draft sequence of the Neandertal genome. Science 2010 ; 328 : 710-22

20. Langaney A : Les hommes. Passé, présent, conditionnel.
Paris, Armand Colin, 1998
21. Renfrew C : L'énigme indo-européenne. Archéologie et langage.
Paris, Flammarion, 1990

Correspondance et tirés à part :

S. LOURYAN
Faculté de Médecine ULB
Laboratoire d'Anatomie, Biomécanique et Organogenèse
Route de Lennik 808 CP 619
1070 Bruxelles
E-mail : slouryan@ulb.ac.be

Travail reçu le 16 janvier 2014 ; accepté dans sa version définitive
le 8 mai 2014.